
Introduction

Rosaire Garon
et
Marie-Claude Lapointe

■ La recherche sur les pratiques culturelles, une tradition qui se perpétue

Ce rapport sur les pratiques culturelles au Québec en 2004 arrive au terme d'une série de six enquêtes menées depuis 1979. Ces enquêtes ont été réalisées à partir de sondages téléphoniques faits auprès de la population québécoise âgée de 15 ans et plus demeurant dans les ménages non collectifs, c'est-à-dire qu'elles ne rejoignent pas les personnes demeurant dans des couvents ou des prisons, par exemple. Chacune de ces enquêtes a donné lieu à un rapport d'analyse. Des dossiers statistiques ont également été produits pour les enquêtes de 1999 et de 2004. Le lecteur peut se procurer ces ouvrages sur le site du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine (MCCCF)¹.

1. Voir les publications sur le site du Ministère [<http://www.mcccf.gouv.qc.ca/index.php?id=325>].

Au fur et à mesure qu'elles se sont succédé, ces enquêtes se sont enrichies et ont élargi les perspectives pour prendre en considération de nouvelles pratiques culturelles. En 1979, plusieurs pratiques audiovisuelles ne figuraient pas dans le corpus des questions d'entrevues. En 2004, ces pratiques, ainsi que celles créées avec les technologies qui font maintenant partie de l'équipement de nos foyers, font l'objet d'une attention particulière. De même, l'univers enquêté n'incluait pas, en 1979, le cinéma, l'humour, les différents spectacles musicaux, le cirque et les fêtes et festivals. Ces sorties, en 2004, font toutes l'objet de questions précises.

Rappelons que le rapport de l'enquête de 1999 est intéressant sous plusieurs aspects². Il trace tout d'abord l'évolution des pratiques, de 1979 à 1999, selon les groupes sociaux et selon les régions administratives. Il analyse les changements qui se sont produits dans la société québécoise en matière de comportement culturel au cours de cette période. De plus, il présente une typologie des consommateurs culturels et il dégage l'évolution de la participation aux activités culturelles de type classique ou, si l'on préfère, d'inspiration humaniste.

Le rapport d'enquête de 2004 ne reprendra pas l'analyse systématique des pratiques depuis le début. Il fournira cependant des repères historiques pour que le lecteur puisse situer où en sont rendues les pratiques en 2004. Il présentera des analyses telles que, par exemple, celles sur la lecture, la fréquentation des établissements culturels, les sorties, et d'autres comme celle de la pratique sur le territoire de l'île de Montréal. Le lecteur trouvera également, dans certains chapitres, des indices composites qui dégagent les grandes tendances dans le domaine de la consommation culturelle sans avoir à se référer à l'ensemble de pratiques qui les constituent.

■ Une lecture historique de la transformation des univers culturels

Malgré les contraintes et les limites du dispositif emprunté, l'entrevue téléphonique, ces enquêtes sont d'une grande richesse. Elles fournissent l'occasion d'observer l'évolution des pratiques à partir de l'époque prénumérique jusqu'à la société virtuelle. Les premières enquêtes ont permis de mesurer les résultats, sur le plan de la pratique culturelle, de la modernisation de la société québécoise entreprise dans les années 1960. Lors de la *Révolution tranquille*, l'intérêt culturel s'est porté d'abord vers la culture valorisée par les élites, les institutions d'enseignement supérieur et les pouvoirs publics. Puis, graduellement, ont émergé de nouveaux modèles de participation sous l'effet d'une offre diversifiée des industries culturelles, notamment des médias de masse et des technologies de l'information et de la communication. La pratique culturelle s'est modifiée, entre autres, sous le double effet de la multiplication de l'offre et de la transformation de la structure sociale. Il en résulte maintenant une cohabitation de différents univers culturels qui sont l'expression même de la diversité à laquelle est parvenue la société québécoise tout comme de la richesse de l'apport de ces divers univers. Cette différenciation des univers culturels apparaîtra à plusieurs reprises dans ce rapport, soit dans la pratique des groupes sociaux, soit encore sur le plan territorial. Elle le sera de

2. R. GARON et L. SANTERRE, *Déchiffrer la culture au Québec : 20 ans de pratiques culturelles*, Les Publications du Québec, Québec, 2004.

façon plus ou moins implicite à travers les différentes analyses sectorielles, mais elle le deviendra avec plus d'évidence dans le chapitre consacré à la pratique culturelle à Montréal. La situation exceptionnelle de Montréal relativement au reste du Québec méritait qu'on s'y attarde dans ce rapport.

■ Une identité culturelle en mutation

Le noyau dur de ce qui faisait autrefois l'identité des Canadiens français, la foi catholique, la langue française, la famille et le travail, a éclaté après la Deuxième Guerre mondiale. Les valeurs caractéristiques de la ruralité du Québec à l'époque, qui structuraient la société canadienne-française et qui lui donnaient une cohésion sociale, se sont modifiées, notamment avec l'avènement de la modernité dans l'après-guerre. La génération des baby-boomers a redéfini la société québécoise en un projet collectif moderne. La nouvelle configuration des systèmes économique, social et culturel ainsi que la montée de la laïcité et du nationalisme ont amené les Québécois à se donner une nouvelle définition de ce qu'ils sont.

L'identité culturelle québécoise n'en est pas à ses premières menaces ni à ses premières transformations. Elle est bien loin maintenant de celle qui caractérisait la population rurale de la fin du 19^e siècle, comme le rapporte Léon Gérin dans sa monographie *L'habitant de Saint-Justin* et dont Michel Bellefleur nous trace les grands traits³. Sans remonter au début de la Nouvelle-France, signalons que, dans la première moitié du 20^e siècle, la société québécoise était encore largement rurale et son identité était fondée sur la foi et la langue⁴. La langue fut considérée longtemps comme la « gardienne de la foi », selon l'expression célèbre d'Henri Bourassa. Dans la deuxième moitié du 20^e siècle, le statut de la langue française s'est modifié radicalement, devenant une valeur en soi avec son affranchissement de la religion.

La politique culturelle de 1992, *Notre culture, notre avenir*, insiste sur l'affirmation de l'identité culturelle⁵. Elle entend la promouvoir par la valorisation de la langue française comme moyen d'exprimer la culture et d'y accéder, par la valorisation de l'héritage culturel et par le renforcement du dialogue des cultures. La langue française devient ainsi un des principaux lieux dans lesquels se forme l'identité de la société québécoise. Même si la vie culturelle des Québécois est largement teintée par leur nord-américanité, le fait français, pour reprendre l'expression de Guy Rocher, demeure l'axe central autour duquel se construit notre édifice culturel⁶. Il n'en demeure pas moins que la langue française ne constitue plus une barrière aussi importante qu'auparavant à la réceptivité des produits anglophones, comme nous le verrons à l'analyse des pratiques audiovisuelles.

3. M. BELLEFLEUR, *L'évolution du loisir au Québec, essai socio-historique*, Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy, 1997, p. 16-17. (Collection Temps libre et culture).

4. G. FORTIN, « L'étude du milieu rural », *Recherches sociographiques*, n° 3, p. 105-106.

5. MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES, *La politique culturelle du Québec: notre culture, notre avenir*, Québec, 1992, p. 23-32.

6. G. ROCHER, « Le statut culturel du français au Québec: état de la question », dans: *Actes du congrès Langue et société au Québec. Tome 2: Le statut culturel du français au Québec*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1984, p. 17.

La croissance rapide des médias et des technologies, au cours des 50 dernières années, a eu pour effet d'étendre l'accessibilité et l'influence de la culture anglophone, américaine en particulier, non seulement au Québec, mais au monde entier.

Malgré l'importance de la langue comme facteur de cohésion sociale et du débat qui entoure encore aujourd'hui la question linguistique, le Québec s'est diversifié depuis la politique culturelle de 1992 et il se caractérise de plus en plus par sa diversité linguistique et ethnique, particulièrement dans la région de Montréal. Les communautés culturelles sont issues de cultures différentes de la culture québécoise et leurs valeurs culturelles diffèrent, à l'occasion, de celles des communautés francophones et anglophones. Leur sentiment d'appartenance au Québec et leurs références historiques ne sont pas toujours les mêmes que ceux des Québécois qui y vivent depuis plusieurs générations. Cela soulève le problème de la redéfinition de la citoyenneté culturelle, de la cohésion sociale et des appartenances multiples et, plus fondamentalement, celui du partage d'un ensemble de valeurs communes qui favoriseraient l'exercice de la démocratie culturelle dans un nouveau rapport de forces qui respecte la diversité culturelle actuelle.

Nous verrons d'ailleurs, dans les différents chapitres de cet ouvrage, que les allophones adoptent un comportement différent des francophones et des anglophones pour les activités où la langue joue un rôle important de même que pour celles qui se déroulent dans l'espace public. Les personnes issues de l'immigration présentent des tendances comportementales différentes de celles des autres. La question identitaire ne se pose plus, de nos jours, sous l'angle de l'uniformité, mais plutôt sous celui de certaines valeurs partagées qui respectent la diversité.

■ La pratique culturelle comme lieu de formation des identités culturelles

La pratique culturelle, par le rôle important qu'elle joue dans la construction identitaire, contribue à la formation de valeurs communes. L'intériorisation de ces valeurs nourrit le sentiment d'appartenance à la communauté et développe des solidarités. Cette nouvelle identité – ces nouvelles identités pour être plus juste – se forme et se déforme rapidement sous l'effet des facteurs que nous avons évoqués. Ceux-ci influencent la conduite culturelle ainsi que les mécanismes de réceptivité et de fixation des valeurs dans le tissu social. La pratique culturelle est donc au cœur de la construction sociale et de l'édification d'une citoyenneté culturelle. Même si elle occupe le plus souvent l'espace du loisir, elle n'est pas seulement divertissement, ni pur geste de consommation. Elle est productrice de sens, elle contribue à la cohésion sociale et à la formation d'un espace socioculturel commun dans lequel les Québécois peuvent exprimer leurs différences.

L'identité culturelle des Québécois est constituée, d'une part, de l'appareil ou du système culturel lui-même dans lequel s'effectuent la production et la reproduction culturelles et, d'autre part, de la vie culturelle elle-même telle que la vivent les citoyens. C'est sur ce second point que nous voulons attirer l'attention. Cette identité collective comprend des valeurs auxquelles les Québécois sont attachés, valeurs patrimoniales et historiques, mais aussi valeurs nées du champ actuel de la production culturelle. Elle est formée de ce qu'ils aiment faire, voir et entendre, de leur attachement aux

artistes et à leurs œuvres. Même si elle est touchée par le jeu des forces économiques, culturelles et sociales, à la fois endogènes et exogènes, elle se forge dans l’agir et la pratique. Comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent, elle prend différentes formes selon les appartenances sociales, les générations, le cycle de vie et le territoire.

Les statistiques sur la participation aux activités culturelles, fournissant des taux activité par activité, pourraient faussement laisser croire que la participation consiste en différents gestes de consommation plus ou moins étrangers les uns aux autres. Participer à la vie culturelle, ce n’est pas poser une série de comportements juxtaposés. La typologie des consommateurs culturels, élaborée à partir des données de 1999, montre bien qu’il y a des structures latentes qui sous-tendent les comportements, des logiques différentes autour desquelles s’articulent et se structurent les activités. La participation ou la pratique devient alors un processus où chaque geste, chaque activité, s’insère dans un ensemble signifiant et complexe de signes, de significations, de représentations et d’expériences.

L’ensemble des éléments structuraux des pratiques ressort peu de l’analyse sectorielle, et le lecteur devra demeurer attentif aux répétitions comportementales des groupes pour en établir leurs composantes sociales. Il apparaîtra que certains groupes s’approprient certaines dimensions de la culture qui deviennent en quelque sorte leurs identifiants. Pour un bon nombre de Québécois, le tiers environ, la vie culturelle se passe le plus souvent dans l’espace domestique. La presse quotidienne ou périodique et les médias électroniques – la radio et la télévision – constituent l’essentiel de leur univers culturel, lequel déborde rarement dans l’usage des équipements culturels publics. Les rapports qu’ils ont avec les ressources professionnelles et les contacts avec l’art en dehors des médias sont fortuits. Ces groupes, tout autant que ceux qui manifestent une forte allégeance aux activités culturelles, concourent aussi à la définition de ce qui fait l’identité culturelle québécoise. Les chapitres qui suivent ne sont que l’exposition de cette identité culturelle diversifiée, selon les enracinements sociaux et selon les territoires.

■ Faits saillants du rapport

Ce rapport est structuré de manière à fournir des renseignements sur les différentes pratiques sectorielles. Mais en plus, il donne une lecture particulière des pratiques culturelles de la région de Montréal. Ces différentes approches permettent de voir la relativité de la pratique culturelle, soit selon la discipline, soit encore selon la position sociale.

Voici les parties de ce rapport :

- Les pratiques domestiques;
- Les sorties;
- Les pratiques engagées;
- L’achat d’œuvres d’art et des métiers d’art;
- Les pratiques culturelles dans Montréal;
- En conclusion, un rappel des grandes tendances des pratiques culturelles qui émergent des analyses.

■ Les pratiques domestiques

Le rapport s'ouvre, en première partie, sur l'analyse des pratiques se déroulant le plus souvent dans l'univers domestique, soit la lecture, l'écoute et la consommation de la musique ainsi que les pratiques audiovisuelles.

■ La lecture

La lecture et le livre ont toujours occupé une place privilégiée dans la politique culturelle québécoise, d'abord en favorisant l'accès à la lecture publique par le développement des bibliothèques publiques dans les municipalités, puis en adoptant une politique de la lecture et du livre. Nous verrons d'ailleurs, dans le chapitre qui traite de la fréquentation des lieux culturels, que les services des bibliothèques sont accessibles à tous même si tous ne s'en prévalent pas. Inutile de rappeler l'importance des habiletés de lecture et de la pratique même de la lecture dans le développement des sociétés modernes. Comme le souligne l'énoncé de politique de la lecture et du livre, le devenir social et culturel d'une société moderne, tel que le veut le Québec, oblige à faire de la lecture une priorité. Par ailleurs, ce n'est que depuis tout récemment, il y a moins d'un demi-siècle, que la lecture est socialement valorisée. Il existait même, auparavant, une certaine suspicion à l'égard du livre, encouragée par le clergé, en raison de sa dangerosité à l'égard de la foi, des bonnes mœurs et de l'ordre social⁷. Le Québec a donc accusé un retard historique à l'égard de la lecture publique, du développement des habiletés de lecture et des pratiques de lecture elles-mêmes. Il demeure encore des séquelles de ces traumatismes surtout parmi les générations plus âgées. Mais les plus jeunes présentent-ils une inclination plus poussée à la lecture ? L'analyse des habitudes de lecture que fait Hélène Vachon met en lumière une régression des habitudes de lecture des quotidiens et des périodiques, sur support papier, qui serait en partie attribuable à une migration vers leur format électronique. Par ailleurs, la lecture de livres affiche une remontée après avoir connu une importante tendance à la baisse. Ce phénomène n'est toutefois pas complètement rassurant, puisqu'il s'accompagne d'une diminution des grands lecteurs au profit des petits lecteurs. En outre, cette progression de la lecture de livres n'est pas le fait des jeunes générations, mais des plus âgées. Les rapports à la lecture se transforment et les nouvelles technologies modifient les habitudes de lecture.

■ L'écoute et la consommation de la musique

L'écoute musicale est devenue une pratique généralisée. La technologie a facilité son affranchissement des interprètes et, maintenant, elle se fait de plus en plus par la médiation technologique. On pourrait maintenant dire que l'écoute musicale est devenue une des pratiques culturelles à la fois les plus distinctives et les plus identitaires.

7. COMITÉ SUR LE DÉVELOPPEMENT D'UNE TRÈS GRANDE BIBLIOTHÈQUE, *Une très grande bibliothèque pour le Québec, rapport du Comité sur le développement d'une très grande bibliothèque*, Québec, ministère de la Culture et des Communications, 1997, p. 17.

La multiplication des canaux de diffusion musicale a fait de l'écoute musicale une des pratiques les plus démocratisées : tous maintenant peuvent écouter la musique de leur choix dans un format qui leur plaît. Les mécanismes de la distinction sociale peuvent très bien survivre encore quant aux genres et aux formats, mais l'appropriation de l'écoute musicale par un groupe social particulier n'existe plus, contrairement à d'autres pratiques. Mais plus encore, la musique écoutée devient un élément rassembleur, un mécanisme même de formation identitaire comme nous le rappelle Marie-Claude Lapointe dans le chapitre sur l'écoute et la consommation de la musique. Tous trouvent dans la musique les canaux d'expression de leurs sentiments et de leurs solidarités.

Toutefois, l'analyse détaillée qui est faite des pratiques d'écoute et de consommation de la musique montre bien qu'elles demeurent toujours socialement conditionnées.

■ Les pratiques audiovisuelles

Il importe de se pencher sur les pratiques audiovisuelles parce que, bien qu'elles se déroulent généralement au domicile, elles n'en demeurent pas moins un moyen d'accès privilégié à la sphère publique. Leur accès et l'utilisation qui en est faite constituent donc un enjeu important. Dans ses analyses, Marie-Claude Lapointe fait ressortir la place que prennent les équipements audiovisuels au sein des ménages québécois ainsi que les disparités territoriales dans la possession de ces équipements. Il est ensuite traité du temps passé à écouter la radio et la télévision qui met en lumière un glissement du temps consacré à ces activités au profit d'Internet, notamment. Des disparités d'utilisation selon différentes caractéristiques sont aussi mises de l'avant. Parmi celles-ci, notons la langue. Dans le cas des médias électroniques, on réalise que pour les allophones, c'est-à-dire les personnes ne parlant ni le français ni l'anglais à la maison, la barrière linguistique dans la consommation des produits culturels est moins grande que chez les francophones et les anglophones.

■ Les sorties

Les sorties étudiées dans ce rapport prennent deux formes : celles dont les produits culturels sont généralement accessibles en tout temps et dont les collections et services varient assez peu, comme les lieux culturels que sont les bibliothèques, les librairies, les musées, les sites historiques et les monuments du patrimoine ainsi que les centres d'archives. L'accessibilité à ces lieux est souvent gratuite ou à faible coût. D'autres lieux s'adressent à un public pour une représentation particulière, comme il arrive pour les salles de spectacle et les salles de cinéma.

■ La fréquentation des établissements culturels

La pratique culturelle s'exerce en différents lieux, publics et privés. Le domicile est un lieu intense de participation à la culture, notamment par l'entremise des médias et des nouvelles technologies numériques. Il y a, par ailleurs, des lieux publics où s'exerce une activité culturelle à laquelle participent les citoyens. Cette participation revêt un caractère particulier en ce qu'elle souscrit aux services publics, manifestant ainsi une adhésion à un espace culturel aménagé selon la diversité des intérêts dans une démocratie.

Il convient d'établir, au départ, une distinction entre l'accessibilité des lieux culturels et leur appropriation, plus ou moins grande, par les groupes sociaux. Les politiques des pouvoirs publics ont visé l'accessibilité des lieux de culture au plus grand nombre. Le chapitre sur la fréquentation des lieux culturels montrera d'ailleurs dans quelle mesure la population trouve ces lieux facilement accessibles. Les analyses de Myriam Côté montrent en effet que la perception de l'accessibilité des lieux varie selon les différentes positions sociales et géographiques. Chacun juge donc de son accessibilité aux lieux culturels par son expérience d'accès à ces lieux. Cette perception, à son tour, engendre des effets sur la fréquentation elle-même.

Nonobstant les perceptions, la fréquentation des lieux culturels demeure toutefois largement conditionnée par les mécanismes sociaux. Par ailleurs, l'analyse historique permet une vision optimiste de la démocratisation des lieux culturels, ceux-ci devenant plus familiers aux groupes traditionnellement écartés. En contrepartie, les groupes sociaux qui en étaient les habitants familiarisés deviennent moins assidus. Il n'en demeure pas moins que l'occupation des lieux culturels est, d'une certaine manière, la transcription des avantages culturels conférés par la position sociale et le capital culturel. Si la question de l'accès aux lieux culturels se pose avec moins d'acuité qu'il y a un quart de siècle, leur appropriation par certains groupes sociaux demeure toujours problématique.

■ Les sorties au cinéma et au spectacle

Dans ce chapitre, Rosaire Garon fait, en premier lieu, une présentation des sorties au cinéma, puis des sorties au spectacle. La section sur le cinéma fournit un aperçu historique de ce type de sortie et montre comment s'est produit l'élargissement de son auditoire au cours des dernières décennies. L'analyse de l'assistance aux représentations cinématographiques selon la langue permet de déterminer les groupes plus sensibles au cinéma présenté soit en français, soit en anglais. En outre, une perspective territoriale montre combien l'assistance aux représentations en anglais est localisée à Montréal et en Outaouais. La partie sur le cinéma aborde également cette question importante de la place des films québécois dans les sorties au cinéma. Enfin, un aperçu des autres pratiques culturelles des cinéphiles est dégagé à partir d'indices composites.

On sait toute l'importance qu'accorde la politique culturelle québécoise aux arts de la scène. Aussi, on ne s'étonnera pas de la place qu'ils occupent dans ce rapport. Les dernières enquêtes avaient révélé un certain nombre de phénomènes à l'égard des sorties au spectacle, notamment la stabilité des auditoires des disciplines traditionnelles et le vieillissement des publics. Ces tendances trouvent leur confirmation à nouveau. L'examen plus détaillé de chacune des disciplines fournit par ailleurs une image plus contrastée de la variation de leur auditoire et des comportements de leur public. Ainsi, le théâtre en saison et le théâtre d'été, le concert classique et populaire ainsi que la danse font l'objet de présentations détaillées. Dans le domaine musical, il est intéressant de voir dans quelle mesure les publics du concert classique et du concert populaire se chevauchent et comment, selon que l'on fait partie du public d'un concert musical donné, l'intérêt pour les autres types de concerts varie. L'humour et le cirque font également partie des disciplines étudiées.

D'autres points intéressants sont également présentés dans ce chapitre comme les villes de destination pour l'assistance aux spectacles, la langue de diffusion des spectacles et la participation aux fêtes et festivals. Ce sont autant de renseignements qui viennent s'ajouter à la connaissance des publics auparavant dégagée. Le chapitre se poursuit par une typologie des publics des spectacles ainsi que par une présentation de leurs profils de sorties. Enfin, il se termine, comme dans le cas du cinéma, par un aperçu de l'univers des pratiques culturelles des types de spectateurs à l'aide d'indicateurs composites.

■ Les pratiques engagées

Dans ce rapport, les pratiques engagées prennent deux formes : les pratiques en amateur et les pratiques engagées. Dans les deux cas, l'individu s'engage dans la pratique en suivant des cours de perfectionnement en art, en faisant des dons, du bénévolat ou en pratiquant des activités culturelles en amateur, comme la peinture.

■ Les pratiques en amateur

La participation des Québécois à la vie culturelle prend deux formes majeures, celle de la consommation de biens et de services produits et celle de la pratique d'activités en amateur. Même si cette dernière forme demeure moins étudiée que la première, son importance est indéniable dans la construction de l'identité sociale et individuelle. Les personnes qui ont la vie culturelle la plus intense ne se contentent pas d'être seulement réceptives à la culture. Elles aiment mettre à contribution leurs facultés créatrices dans différents domaines, que ce soit celui de l'activité physique, de la science, des arts ou de la culture. La pratique d'activités en amateur dans ces sphères favorise l'émancipation, l'initiative, l'ouverture d'esprit et le développement personnel.

L'intérêt pour la pratique d'activités scientifiques et artistiques en amateur demeure croissant, du moins dans certains segments de la population, même si les données des enquêtes laissent croire le contraire. Différentes raisons méthodologiques empêchent un suivi serré de la pratique en amateur au cours des dernières décennies. Malgré cette faiblesse, Anne Bernard montre bien la portée sociale de la pratique en amateur et elle explicite les mécanismes sociaux qui en sont à l'origine. Elle met également en évidence l'horizon culturel plus large des amateurs, ouvrant ainsi des perspectives intéressantes au développement des publics.

Le champ de la pratique en amateur mériterait d'être approfondi non seulement pour mieux en comprendre la portée sociale, mais également dans la transformation qu'elle connaît avec la technologie numérique. Par exemple, la généalogie, l'écriture, le dessin, la photographie, la cinématographie, la composition et l'interprétation musicales se font différemment avec l'aide et la conjonction du numérique et de l'informatique. Ces pratiques demeurent largement inconnues quant à leur distribution sociale et quant aux possibilités qu'elles offrent à l'expression de la créativité.

■ Les pratiques engagées

Aux côtés de la pratique en amateur, il existe d'autres formes d'engagement dans la vie culturelle qui contribuent tant au développement des personnes qu'à celui des collectivités. Les activités étudiées par Anne Bernard dans ce chapitre sont la formation en art et en culture, l'adhésion à des mouvements associatifs, la philanthropie culturelle et le bénévolat. Ces activités sont souvent associées à la pratique en amateur. Elles manifestent une volonté de développer sa propre créativité, de l'encadrer et d'agir dans l'environnement culturel par l'entraide et le don de soi.

■ L'achat d'œuvres d'art et des métiers d'art

Un chapitre de ce rapport traite de l'achat d'œuvres d'art et d'œuvres des métiers d'art. Même si ces deux domaines s'affichent du point de vue du goût et du beau, ils n'ont pas tout à fait les mêmes fonctions. L'achat d'œuvres d'art peut être assimilé à une dépense ostentatoire, pour reprendre l'expression de Veblen, dont la fonction est surtout symbolique. L'acquisition d'œuvres des métiers d'art, motivée également par l'esthétisme des objets, n'est cependant pas désintéressée de leur fonctionnalité. L'analyse que fait Anne Bernard de l'achat de ces œuvres montre bien qu'il s'agit de pratiques différentes. Cela devient évident lorsque les répondants sont invités à préciser leur dernier achat. L'achat de peintures prédomine lorsqu'il est question d'acquisition d'œuvres d'art, alors que les genres d'achat sont très diversifiés dans le cas des métiers d'art.

L'enquête ne permet pas de cerner les conceptions populaires de ce que sont les œuvres d'art et des métiers d'art. Les questions portant sur les acquisitions renvoient aux notions mêmes que s'en font les répondants. Il n'est pas impossible que, pour certains, l'acquisition d'une reproduction soit considérée comme l'achat d'une œuvre. Mais, ici, sociologiquement, l'authenticité d'une œuvre a moins d'importance que la valeur symbolique que lui attribue l'acheteur. Ce dernier est certainement conscient de la différence entre le vrai et le faux. Les raisons qui l'empêchent de se procurer le vrai peuvent être aussi bien l'indisponibilité de l'œuvre sur le marché que l'incapacité de payer le prix pour l'original. Ces raisons valent moins dans le cas des métiers d'art. Les achats révèlent tout de même un désir d'authenticité qui se matérialise différemment.

■ Les pratiques culturelles dans la région de Montréal

La description des pratiques culturelles pour l'ensemble du Québec est un peu trompeuse parce qu'elle ne rend pas compte de la variation territoriale. Une analyse régionalisée des pratiques met en évidence des descriptions contrastées, comme il apparaît dans les portraits régionaux tracés par Claude-Edgar Dalfond et Michel Pelletier⁸. Le chapitre consacré à Montréal permet d'avoir une lecture différente de celle dégagée par la moyenne qui nivelle les particularismes. Le choix de Montréal comme lieu privilégié d'analyse se justifie d'abord par l'importance démographique de cette région, puis par les caractéristiques ethnolinguistiques de sa population qui en font un cas unique.

8. C.-E. DALFOND (2007), *Bilan des portraits statistiques régionaux*, Québec, Direction du lectorat, de la recherche et des politiques, ministère de la Culture et des Communications.

Les deux dimensions d'analyse des pratiques culturelles de Montréal, la dimension géographique et la dimension linguistique, découvrent des aspects insoupçonnés des variations comportementales qui se présentent selon que l'on habite l'ouest de l'île, le centre ou l'est. Ces différences de comportements selon l'occupation du territoire de l'île de Montréal ne sont pas liées seulement à la dimension géographique de la distribution des biens et services culturels, mais elles correspondent à des réalités socioéconomiques différentes selon le lieu d'habitation. L'analyse de Montréal dans sa dimension géographique, que fait Claude-Edgar Dalphond, nous renseigne sur les variations territoriales, mais, surtout, elle suscite des questions sur les inégalités d'accès à la culture à Montréal même ainsi que sur les modèles différents de participation qui y ont cours. Une partie de ces questions trouvent leur réponse dans l'analyse complémentaire faite par Claudine Audet sur les pratiques à partir de la langue d'usage. Cette analyse montre avec évidence comment la mosaïque linguistique se double d'identités culturelles différentes, qui se traduisent autant dans la conduite culturelle.

■ En guise de conclusion

Le rapport se termine avec un texte qui reprend substantiellement celui d'un article écrit et modifié par Rosaire Garon pour l'Institut du Nouveau Monde et paru dans un cahier spécial du quotidien *Le Devoir* (20 janvier 2007). Quelques-unes des grandes tendances et des conclusions auxquelles sont parvenus les analystes de ce rapport, notamment à la lumière de l'analyse historique, fournissent la toile de fond sur laquelle est projetée la mutation de l'identité culturelle québécoise. La croissance et le déclin des formes classiques de culture, l'éclectisme comme nouvelle forme de distinction sociale et le vieillissement des publics fournissent l'occasion de s'interroger sur l'effet de ces tendances sur les générations et sur le territoire. Une attention spéciale est accordée à Montréal, région vue dans ses différentes parties – ouest, centre et est – ainsi qu'à sa population distinguée selon son appartenance aux communautés linguistiques et selon qu'elle est d'immigration récente ou non.

Ainsi se trouve posée la question du renouvellement du sentiment identitaire par la culture, notamment par les pratiques, tant à l'intérieur du tissu social que dans les régions en général et à Montréal en particulier.

